

Sémiotique, mode d'emploi

Karine Berthelot-Guiet, Jean-Jacques Boutaud

▶ **To cite this version:**

Karine Berthelot-Guiet, Jean-Jacques Boutaud. Sémiotique, mode d'emploi : Avant-propos. Sémiotique, mode d'emploi, Editions le Bord de l'Eau, pp.5-14, 2015, Sémiotique, mode d'emploi, 9782356873590. halshs-01139345

HAL Id: halshs-01139345
https://shs.hal.science/halshs-01139345

Submitted on 27 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Berthelot-Guiet Karine, Boutaud Jean-Jacques, Avant-propos, Sémiotique, mode d'emploi, Collection « Mondes Marchands » dirigée par Benoît Heilbrunn, Éditions Le Bord de l'Eau, 2015, 5-14
ISBN : 9782356873590

Sémiotique, mode d'emploi

Sémiotique, sémiologie ? Certains se posent encore la question. Mais peu importe, l'usage retient indifféremment les deux étiquettes ou bannières, dans les applications ouvertes ou développées en communication. Le débat est ailleurs. En toute approximation, on croit comprendre qu'il s'agit d'analyser tout ce qui peut faire signe en communication. Beau projet, belle ambition. Mais pas facile, déjà, de saisir cette notion de signe, entre le bon sens commun et le savant décryptage de l'analyste.

On veut bien se prêter au jeu et « voir du signe là où d'autres voient des choses » (Barthes). Mais voilà, dès que l'on cherche, au-delà de la curiosité, à entrer en familiarité avec ce type d'approche, le même constat s'impose : le sémioticien a tendance à jargonner. Il compose avec l'implicite de son modèle, s'autorise le *bricolage* au sens noble du terme (Lévi-Strauss) mais ne fait guère de concessions sur l'armature de la méthode et la dureté du style. Il faut le suivre et le comprendre, alors que les concepts pleuvent et que les schémas se compliquent, entre les binaires (saussuriens) et les triadiques (peirciens), les pensifs (versant cognitif) et les tensifs (post-greimassiens).

A trop se penser et se modéliser, la sémiotique se referme sur elle-même, elle exclut le non spécialiste, se replie dans différentes chapelles dont les lexiques, schémas et modélisations agissent comme autant de portes qui se ferment devant l'impétrant, qu'il soit chercheur

dans une autre discipline, étudiant, ou professionnel des domaines d'application. À se fermer ainsi, une partie des approches sémiotiques se rigidifient et sclérosent parfois le processus interprétatif au point d'évacuer, *manu militari* les éléments étrangers au système, de peur de reconnaître la part de subjectivité de l'analyse. À l'opposé, lorsque leur prétention à l'interprétation est forte, d'autres approches nourrissent leur propre remise en cause et se voient reprocher de procéder à une interprétation incontrôlée et floue. Certains présentent alors la sémiotique comme une approche désincarnée du sens quand d'autres lui reprochent d'exprimer des préjugés d'intellectuels, sans donner accès à la pratique et au social. Autant de remarques dues à une méconnaissance des pratiques d'analyse et d'interprétation de la sémiotique.

A planter le décor en ces termes, nous voici déjà dans le *travers* sémiotique, sa déformation pourrions-nous dire, sa propension à complexifier à l'envi le détricotage des processus de signification. S'il fallait le dire en une formule, la sémiotique éveille le désir, mais calme très vite les passions. Comme incursion dans le monde des signes et des significations à démêler, la démarche motive par son contenu, mais refroidit bien souvent dans la forme. Les étudiants, les professionnels, les formateurs et les curieux s'enflamment à l'idée de décoder de multiples registres de la vie sociale (images, discours, gestes, objets, lieux, situations, etc.), avant de se heurter bien vite à un mode d'analyse et d'écriture, au mieux complexe, au pire compliqué, inutilement compliqué par rapport à un objet ou un phénomène sorti du quotidien. La sensibilité sémiotique s'exprime donc très nettement par intérêt à la vie des signes, mais finit par s'accommoder de la vulgate ou de grilles de lecture très simplifiées sur le sens, pour ne pas entrer dans les complications d'un discours scientifique finalement éloigné de son territoire de base : la communication.

N'allons pas plus loin dans l'auto-flagellation. Il serait possible de trouver, sous d'autres éclairages, la preuve du contraire : l'obsession

du décryptage dans les médias, l'inflation du signe autour de l'hypercommunication politique, la naturalisation de certaines grilles de lecture sémiotiques, en termes de codes, de connotations, d'effets de sens. Même en perte de vitesse, la publicité offre toujours, aux signes, un régime d'excès et d'emphase, et sur les blogs ou les réseaux sociaux, tout le monde joue des codes médias et du manège permanent de signes hypervisibles pour occuper un espace, même virtuel. Partout et à tout moment, la sollicitation du signe, les « jeux de langage », la frénésie du sens dont chacun devient l'acteur et le promoteur, sur une *scène* sociale qui n'a jamais aussi bien porté son nom.

Il convient dès lors, de construire des passerelles, pour un meilleur accès à la sémiotique, pour une compréhension facilitée de ses outils et méthodes, sur des objets très divers, sans renoncer au parti-pris scientifique qui anime son approche, ses approches, en communication. Car il nous faudra parler au pluriel. Sans prétendre à l'exhaustivité des modèles, loin s'en faut, cet ouvrage entend accueillir différentes sensibilités sémiotiques, liées à différentes Ecoles ou méthodes, ou libérées de ces modèles, pour s'engager sur de nouvelles voies d'analyse. Il cherche à donner à voir et à comprendre, au-delà des querelles de la discipline, par delà les chapelles, les diverses facettes de l'analyse sémiotique appliquée à des objets communicationnels, l'étendue de son prisme.

Ce panorama sera forcément parcellaire, forcément discutable mais il essaiera de tenir le pari de balayer une grande partie des usages communicationnels contemporains de la sémiotique. Il se tiendra en dehors des querelles et des positionnements théoriques excluants et ce d'autant mieux qu'une grande partie des auteurs s'inscrit dans le champ des sciences de l'information et de la communication, dans une approche appliquée, et décomplexée de la sémiotique pensée comme outil heuristique.

Ce n'est pas pour autant que les relations entre sémiotique et sciences de l'information et de la communication soient simples. Un

rapide examen du type de rapports qu'ont entretenu et entretiennent aujourd'hui ces deux compagnes de marche vers la circulation du sens en société est, à cet égard, éclairant.

En effet, l'approche sémiotique n'a pas toujours constitué une ressource "naturelle" des SIC et les manuels et dictionnaires généraux de présentation des SIC leur donnent, le plus souvent, une place restreinte.

La restriction peut s'entendre :

- en termes spatiaux : on y accorde peu de place,

- en termes critiques, car les propos en viennent souvent à souligner ce que les auteurs concernés considèrent comme des carences de la sémiotique.

- et en termes temporels dans une perspective restrictive dans la mesure où, la plupart du temps, les développements sémiotiques opérés depuis les années 1980, à savoir l'ouverture pragmatique et les approches sociosémiotiques, sont ignorés. A titre d'exemple, l'instruction conduite à charge par Régis Debray dans ses Manifestes médiologiques (1994), lorsqu'il ironise sur le glissement, selon lui artificiel, de « sémiologie » à « sémiotique » : « Simple influence de l'anglais, dira-t-on. Oui, mais aussi et surtout : décision politique. L'*ique* est un amplificateur d'autorité. Il durcit le mou et modernise l'ancien. On consonne ainsi avec informatique, télématique, robotique, domotique. Sémioticien c'est mécanicien. Médiologue, c'est idéologue. -*ique*, net suffixe de l'exact. -*logie*, suffixe liquide de l'approximatif »[1]. Et d'en appeler au tournant médiologique, après le tournant sémiologique, pour rompre avec « l'illusion du signifiant » et le dogmatisme du code. Pourtant, les lignes avaient bougé depuis l'austère, voire abscons *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas et Courtès, 1979) qui en avait laissé plus d'un sur le carreau sémiotique.

1

Afin de brosser le tableau des relations étranges qui ont pu s'établir et se rétablir entre la sémiotique et les sciences de l'information et de la communication, reprenons quelques traits marquants.

Historiquement, le fait que la sémiotique, alors nommée sémiologie, se soit d'abord tournée vers les sciences du langage lui a donné, dans un premier temps, des bases théoriques solides tout en l'éloignant de la communication car cela réduisait ses compétences à des opérations linguistiques et immanentes.

Cependant, les prises en compte successives des apports de la pragmatique, de l'analyse du discours, des théories de l'énonciation et des approches sociologiques ont rapproché objectivement la sémiotique de la communication. Elles ont fait le même trajet en direction des variables intersubjectives, contextuelles, sociales et pragmatiques.

Malgré ces parcours finalement assez parallèles, on remarquera que le malentendu d'origine n'a pas totalement disparu et qu'il est perceptible dans les regards que les ouvrages de communication portent sur la sémiotique.

Dans les grands dictionnaires, la sémiotique est absente[2] ou réduite à l'approche structurale stricte[3] et définie comme une discipline linguistique forcément logocentrique et peu opératoire en communication.

Les ouvrages d'introduction aux sciences de l'information et de la communication sont dans la même perspective. Ainsi, D.Bougnoux[4], dans *Introduction aux sciences de l'information et de la communication*, traite de façon réductrice l'approche sémiotique. Bien qu'il lui accorde un chapitre entier, la présentation se borne aux éléments théoriques issus de F. de Saussure et C.S. Peirce, ce dernier ayant visiblement la préférence. Il n'est donc pas étonnant que Bougnoux conclut le chapitre

---

[2] Lucien Sfez, dir., *Dictionnaire critique de la communication*, Tome I et II, 1993, Paris, PUF.
[3] Bernard Lamizet et Ahmed Silem (dir.), *Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication*, 1997, Paris, Ellipses.
[4] Daniel Bougnoux, *Introduction aux sciences de l'information et de la communication*, 1998, 2001, Paris, La découverte.

en soulignant les limites de la sémiotique et les vertus de la médiologie, à partir d'un constat limité et daté.

Cette vision réductrice se trouve confirmée dans le chapitre -*Les sciences du langage et de la communication*- qu'il a rédigé dans *Epistémologie des sciences sociales* de Jean-Michel Berthelot[5]. Comme le titre l'indique, la sémiotique est présentée comme une partie intégrante des sciences du langage, qu'elle soit saussurienne ou peircienne, et son évolution s'arrête, comme celle des sciences du langage, dans le propos tenu, dans les années 1980, avec l'arrivée de la pragmatique.

On peut, dès lors, poser l'hypothèse suivante : le discours doctrinal sur les théories de l'information et de la communication prnd la forme d'une structure narrative linéaire et homogène et, dans ce cadre construit *a posteriori*, la sémiotique vient prendre toute sa place place, confinée, périodisée, dans la structure de ce récit qui s'est ensuite émancipé de cette conception du sens historiquement datée. Cela expliquerait la situation actuelle de la sémiotique difficile à situer au plan théorique et trop souvent exposée à l'instrumentalisation commode pour les opératifs de toute obédience. L'âge d'or se situerait temporellement dans les années 70, jusqu'au début des années 80, moment où le tournant pragmatique a semblé ouvrir les yeux sur des contextes situés, des espaces négociés de sens, laissant la sémiotique à son pré carré et son jargon d'un autre âge.

A suivre cette pente aveugle, tous les développements ultérieurs des sciences du langage n'existeraient pas, ceux de la sémiotique non plus, à plus forte raison ceux de la sémiotique non textuelle. Ces exclusions semblent évidemment la marque d'une double méconnaissance des évolutions de la sémiotique et de la linguistique.

Par ailleurs, du côté de la sémiotique et des sémioticiens, l'intérêt des chercheurs issus des SIC pour la sémiotique est accueilli

[5] Daniel Bougnoux,"Les sciences du langage et de la communication"*, in* Jean-Michel Bertelot (Dir.), *Epistémologie des sciences sociales*, 2001, Paris, PUF.

avec une certaine ambivalence dans un balancement entre intérêt, reconnaissance des travaux et critique. A cet égard, les principaux reproches portent sur les "erreurs" faites dans la compréhension théorique et l'application des modèles, ou encore, et non des moindres, sur les hérésies avérées que constituent des approches qui mélangent des éléments théoriques jugées incompatibles.

La visée pédagogique de cet ouvrage est donc quelque peu iconoclaste par le profil de ses auteurs. Il s'agit de donner une place aux approches communicationnelles plurielles de la sémiotique, de les rendre accessibles, compréhensibles et donc d'envisager pour les lecteurs, chercheurs, étudiants ou professionnels de la communication et du marketing, une auto-formation. Nous dépasserons alors vraiment les différences disciplinaires pour montrer la capacité des différentes méthodes à saisir " la vie des signes au sein de la vie sociale". Les propositions des chapitres qui constituent cet ouvrage montrent les affinités plus précises de certaines méthodes avec certains objets ou domaines (image, discours, marques, médias, etc.) et comment sur des objets proches ou identiques la variation des méthodes permet de faire émerger des nuances complémentaires et donc d'accéder à leur richesse. Les auteurs s'inscrivent dans le champ des sciences de l'information et de la communication ou de la sémiotique. Ils se placent, pour mieux dire, sous ce double rapport, représentent diverses chapelles ou incarnent l'émancipation des modèles d'Ecole.

Cet ouvrage souligne une affinité forte entre les approches sémiotiques et l'analyse des objets communicationnels, objets d'excellence par le surdosage sémiotique qui les caractérise. Notre approche repose sur quelques principes fondateurs qui en feront la variété, la richesse et, il faut l'espérer, l'intérêt : varier les objets, varier les approches et rendre appropriables les approches et les analyses.

Cette diversité même des approches éclaire sur le sens à donner au titre de cet ouvrage. « Sémiotique, mode d'emploi », n'a évidemment rien d'un manuel scolaire, soucieux de reprendre

l'instruction à la base : les théories, les modèles, les concepts, les terrains, les objets, etc. Une telle entreprise paraît d'ailleurs hasardeuse. A titre de synthèse, un ouvrage comme *Questions de sémiotique* (Hénault, 2002) a pu constituer une somme, à un moment donné, sur les deux courants majeurs de la sémiotique, peircien et saussurien. Mais le découpage par domaines (image, architecture, biologie, littérature, musique) ou par champ (passions, émotions, énonciation, inconscient) ne donnait en rien la forme d'un manuel, à l'entreprise de recomposition d'un paysage sémiotique d'ailleurs coupé de l'espace théorique construit en communication. Qui plus est, comme beaucoup d'ouvrages portés sur les domaines d'application, à commencer par l'image ou la publicité, la visée du geste analytique ne se traduit pas, contrairement à nous, en termes d'opérationnalité, mais bien davantage d'épistémologie (enjeu théorique) et d'herméneutique (formes d'interprétation). Notre vision est tout autre. Sans tomber, dirons-nous, dans le manuel, nous privilégions l'opérationnel de la sémiotique, sinon sa capacité à outiller la réflexion sur des objets concrets, sans procéder d'une instrumentalisation primaire : efficacité garantie de tel signe, tel code, telle connotation, sans autre forme de procès de signification. Ce dernier, bien réel, engage dans le même temps, un processus de communication : reconnaître du signe dans les choses, c'est du même coup poser la relation aux choses, leur place dans le monde, dans notre monde, notre place et celle des autres par le truchement des signes qui se manifestent.

Jean-Marie Floch, à partir de sa propre expérience d'études de marques, a incontestablement ouvert une voie, avec *Sémiotique, Marketing et Communication* (1990), sans pour autant assumer le terme de sémiotique *appliquée*. Plutôt une sémiotique *concrète* qui « parle des « choses de la vie » : des voitures, du métro, de la banque, de l'hypermarché, de la lecture ou encore de la crise de foie et des états dépressifs ; et il en parle concrètement » (p. 1). Et Floch d'avertir, précisément, qu'il ne produit ni un cours de sémiotique, ni une suite de rapports d'études.

Ligne retenue, en revanche, bien des années plus tard par *Etudes Sémios et enquêtes en entreprise* (C. Legris-Desportes et al., 2008), qui n'hésite pas à s'inscrire dans le genre du « manuel de méthodologies », en posant « quelques notions théoriques indispensables à la formalisation d'une étude », pour développer, dans une visée pédagogique, quelques cas concrets. Un livre qui a, selon les propos mêmes des auteurs, « une vocation méthodologique et répond aux questions sous-jacentes de l'usage de la « sémio » appliquée à l'entreprise ». Pour autant l'ensemble des études relève d'une obédience précise, là où nous donnerons la parole à des auteurs d'horizons variés, sans revendiquer, de notre côté, une posture à proprement parler pédagogique, mais heuristique, explicative. Non pas simplifier le « dire » et le « faire » sémiotique, mais les articuler de façon lisible et accessible, sans présupposer la connivence avec les implicites du discours sémiotique et ses tics de langage.

Notre posture sera celle de l'explicitation, plutôt que la démonstration. Là encore, nous rejoignons Floch : « pas un cours, parce que les réalités dont on parle ne sont pas là pour égayer quelque docte propos sur les langages et les signes ; pas non plus une suite de rapports ou de présentations d'études parce qu'il convient… de ne pas laisser les outils dans le ventre du patient » (1990, p. 2). « Sémiotique, mode d'emploi », ne sera donc pas une boîte à outils, avec un kit du prêt-à-penser de l'analyse sémiotique, car il nous faut sauvegarder, au contraire, la capacité d'initiative et d'appropriation de tout mode opératoire en sémiotique. Pour situer encore un peu mieux notre filiation, dans le registre des applications sémiotiques, faisons également référence à une publication collective pas si éloignée : *Les métiers de la sémiotique* (1999). Là encore, une approche par domaines (politique, goût, marques, médias, livres, architecture), mais avec un souci très clair d'explicitation de la méthode, avant tout greimassienne d'inspiration, structurale ou post-structurale, s'il faut chercher des étiquettes : le parcours type d'une étude sémiotique ; une approche comparative de la sémiotique face aux méthodes d'analyse : la

planification stratégique. On retiendra, tout particulièrement, dans l'introduction de Jacques Fontanille, la capacité « d'intervention » de la sémiotique à différents niveaux : en conception, pour fixer des orientations ; en adaptation, pour trouver des solutions adaptées ; en communication, pour contribuer à mettre en place une stratégie ; en évaluation, afin de mesurer les effets, avant tout en termes qualitatifs.

Dans cette voie, pour clarifier le propos, nous avons demandé à chacun de définir ou situer son approche sémiotique, de désigner le terrain ou l'objet investigué, de sélectionner mots clés et concepts fondateurs de la démarche, tout en précisant méthodes et outils éventuels. Comme il s'agit de faire court, sans donner la leçon, nous faisons le vœu de servir la compétence sémiotique en communication, sans rien renier de sa rigueur et de son exigence, mais en illustrant pas moins son ouverture théorique et pratique sur le commerce du sens que nous négocions au quotidien.